

LES HAUTS LIEUX DE LA BIODIVERSITÉ EN MÉDITERRANÉE (5/5)

Dans une région de lacs dont la biodiversité est unique au monde, la Société de protection de Prespa agit pour préserver l'avenir de cet univers encore sauvage

Le grand pari écologique des Balkans est né à Prespa

LEMOS (Grèce), ZAGRADEC (Albanie), ASAMATI (Macédoine)
De notre envoyé spécial

Après avoir franchi sans encombre la frontière albano-macédonienne, le 4x4 de la Société de protection de Prespa (SPP) que conduit Yannis, pilier de l'expédition, glisse au ralenti vers la berge ouest du grand lac. La soirée s'annonce studieuse, quoique douce sous les étoiles, avec vue nocturne sur l'étendue d'eau. Cartes et plans sont déployés sur une table de la terrasse d'un motel macédonien tenu par un volubile patron.

Le Grec de l'équipée, Yannis Kazoglou, 39 ans, ingénieur agronome, Marina et Trajce Talevski, couple de Macédoniens chercheurs à l'Institut hydrobiologique d'Ohrid, et le Français Patrick Grillas, directeur des programmes de la Tour du Valat (un centre de recherche pour la conservation des zones humides méditerranéennes, implanté en Camargue), se demandent comment, le lendemain, ils poseront d'utiles jalons afin d'estimer avec exactitude l'évolution des roselières du lac. Celles-ci forment en effet un important biotope, surtout constitué de roseaux et de typhas.

Patrick Grillas est venu exprès de France, comme il le fait assez souvent depuis quelques années, pour aider ses partenaires de Grèce, d'Albanie et de Macédoine, à tester des protocoles de suivis scientifiques. Sa mission s'inscrit dans le cadre d'une collaboration de vingt-cinq ans avec des environnementalistes grecs. Il faut dire que le docteur Luc Hoffmann (de la famille du groupe pharmaceutique suisse Hoffmann-La Roche SA), biologiste reconnu



Le grand lac de Prespa est menacé par la pollution, un problème auquel les scientifiques présents sur place tentent de sensibiliser la population locale.

et fondateur de la Tour du Valat, est aussi président de la Société de protection de Prespa et généreux fournisseur de fonds au profit des deux entités. Aussi, ce soir-là, le Français se sent-il tout à fait dans

son rôle, soucieux de bien passer le relais à ses partenaires: «Le plus passionnant ici est d'observer comment, peu à peu, la société s'est emparée des enjeux environnementaux. Il n'est certes pas facile

d'appliquer un programme en enjambant les frontières, mais je me réjouis de voir que les responsables de la SPP sont désormais moteurs de la coopération internationale entre les trois pays.»

Le lendemain matin, à quinze kilomètres de là, les membres de l'expédition ont trouvé en la personne d'Alil Salievski, du village d'Asamati, le pêcheur qui va les embarquer dans les roselières. Le moment est venu d'approcher au mieux les points exacts prévus sur le papier, d'où doivent partir les «transects écologiques», ces lignes de coupe qui détermineront l'état précis de la végétation. «Ces roselières ne doivent pas trop s'étendre pour éviter d'empiéter sur les prairies humides qui permettent la reproduction des espèces et favorisent l'extrême biodiversité de la région, mais il faut aussi les protéger car elles servent de champs de nidification», explique Yannis. Maintenant au fond de la barque, le voici en train de mesurer la hauteur d'une tige de roseau: «Un mètre trente au-dessus du niveau de l'eau!» annonce-t-il à ses

partenaires, qui prennent bonne note sur leurs tablettes. Dans ce paysage idyllique où l'eau, tel un long tapis bleu chromé, souligne d'un trait le pied des montagnes, impossible, hélas, de ne pas remarquer le hideux flottement des bouteilles plastiques coincées entre les pailles. «Il reste du pain sur la planche pour changer les mentalités», reconnaît le Français François Doleson, 28 ans, spécialiste de l'éducation à l'environnement, en charge de l'antenne de la SPP en Albanie depuis 2006.

Dans ce pays qui se développe aujourd'hui de manière anarchique et totalement dépourvu d'institutions efficaces, le travail déjà accompli – certes une goutte d'eau dans l'océan – ne manque pas d'impressionner: la veille de l'échappée en Macédoine, Patrick Grillas a présidé une importante réunion au village de Zagradec, tout près du lac Mikri Prespa, où la SPP a implanté un centre d'information voué à l'écologie locale. Ce centre, animé par des femmes – car les hommes, faute d'emploi en Albanie, partent travailler en Grèce >>>

REPÈRES

Le refuge d'une faune très diversifiée

► Géographie

La région de Prespa, les Prespes, au cœur des Balkans, est la cuvette des deux lacs Mikri Prespa (petit Prespa) et Megali Prespa (Grand Prespa) et s'étend sur la Grèce, l'Albanie et la Macédoine.

► Population

Faute de recensement récent, on estimait en 2001 la population de Prespa à 1851 habitants en Grèce, 20000 en Macédoine et 5000 en Albanie.

► Espèces

Connue pour sa rare biodiversité, la région compte 267 espèces d'oiseaux (pas tous résidents) dont 140 nichent à Prespa, 23 espèces de poissons dont une dizaine



endémiques, 62 espèces de mammifères dont 25 chiroptères (chauve-souris), 21 espèces de reptiles et amphibiens, 172 espèces de papillons et 1500 espèces de plantes supérieures (toutes plantes qui ne sont pas des mousses ou des lichens).

»»» six mois de l'année –, est devenu un lieu de vie où l'on peut déjeuner, se réunir, s'informer sur les activités et projets de développement économique et écologique. «*C'est notre base stratégique*», explique François Doleson, satisfait de constater que les gens du cru ont trouvé une source de financement locale pour accueillir ici les écoliers de la région. Sa mission d'éducation à l'environnement est ainsi en train d'aboutir.

Ce jour-là, donc, Patrick Grillas explique aux membres de la délégation des trois pays concernés comment mettre en œuvre le suivi scientifique des roselières. Avec lui, l'ingénieur forestier Niko Xega et le professeur de botanique Lefter Kashta, tous deux albanais, iront ensuite naviguer parmi les roseaux de la partie de Mikri Prespa qui mord sur l'Albanie : un secteur longtemps délaissé par les autorités au profit de la zone plus importante de Megali Prespa.

« Le plus passionnant ici est d'observer comment, peu à peu, la société s'est emparée des enjeux environnementaux. »

GPS, appareils photo, sacs plastique pour la cueillette d'échantillons divers, rien n'a été oublié pour l'expédition : «*Nous en profitons pour identifier d'autres plantes*», confie Lefter Kashta. Il se montre si heureux de cette aventure qu'il en videra au retour deux ou trois petits verres du fort alcool de raisin local : dans cette zone perdue d'Albanie, où l'on voit en cette saison les paysans faner encore à la main, le dégel progresse entre les peuples. «*Malgré une grande méconnaissance des politiques vis-à-vis de ce qui se trame de ce côté-ci de la frontière, restée si longtemps fermée, ça se passe plutôt bien sur le terrain*», constate Patrick Grillas.

Côté grec, l'œuvre est plus ancienne, et donc plus avancée. À Lemos, non loin du couloir de prairies humides qui sépare les deux lacs, et où siège la SPP, depuis peu installée dans un édifice exemplaire de l'architecture locale, la population est désormais habituée à la présence des écologistes qu'elle a cessé de prendre pour des farfelus. Yannis Kazoglou, dont l'épouse est du village et tient une épicerie – ce qui indique son intégration –, fut le maître d'œuvre de la nouvelle écluse entre Mikri et Megali Prespa, conçue pour bien gérer le niveau des deux lacs, et dont tout le monde aujourd'hui se félicite. «*De plus, elle laisse circuler les loutres par un tuyau qu'on a songé à installer au dernier moment alors que les plans ne l'avaient pas prévu*», s'amuse-t-il. Lui et la vingtaine de personnes travaillant à la SPP ou dans son orbite tiennent cantine dans les deux ou trois restaurants, du coup très animés, de Lemos et d'Agios Germanos, le joli village d'à côté. Toute une génération s'est ralliée autour d'eux et se reconnaît dans leur manière d'envisager l'avenir de Prespa. Eux-mêmes parents de jeunes enfants, ils en sont l'espoir et font fi des frontières politiques.

LOUIS DE COURCY

PORTRAIT

Au service de la nature et de ses habitants

Myrsini Malakou
Directrice de la Société de protection de Prespa

Loin de l'écologie érigée en système absolu, la directrice de la SPP milite pour un environnement au service des habitants de Prespa.

Que serait la Société de protection de Prespa (SPP) sans Myrsini Malakou ? Tous ses équipiers l'affirment : «*Pas grand-chose !*» Leur directrice, la cinquantaine hyperactive, est capable de travailler jusqu'à épuisement, emportée par sa passion pour l'environnement. Mais elle-même précise : «*À la SPP, on est tous comme ça !*» D'où lui est venu ce goût pour une nature à protéger coûte que coûte ? «*Sans doute de la beauté qui m'a entourée dès l'enfance*», répond cette native de l'île Mytilène. Lors de ses études supérieures à



LOUIS DE COURCY

Athènes, elle a cherché une voie qui puisse satisfaire son appétence pour l'écologie. Elle visionne alors un documentaire sur la région de Prespa qui lui restera toujours en mémoire : «*C'est là que je pourrais me rendre utile et que je voudrais agir*», se dit-elle.

Après des études à l'École de biologie de l'université d'Athènes, Myrsini parcourt la Grèce. Elle qui connaissait bien la mer découvre l'écosystème des montagnes. À 27 ans, elle rejoint un vieux rêve : Prespa. Trois ans plus tard,

avec l'aide de Giorgos Catsadorakis, aujourd'hui célèbre environnementaliste reconnu dans son pays et en Europe, elle jette les bases de ce qui deviendra la SPP (1). «*Il lui a fallu une volonté de fer, à l'époque, pour convaincre la population de l'utilité d'une telle démarche, qui plus est dans une société alors plutôt machiste*», confie un de ses collaborateurs.

Aujourd'hui, après plus de deux décennies d'une fidélité sans faille à cette région lacustre et montagneuse, exceptionnelle par sa biodiversité, Myrsini Malakou, qui, hors travail, aime bricoler et s'occuper de sa dizaine de chevaux sauvages, s'amuse elle-même de ne pas avoir «*l'allure d'une directrice en tailleur*». Elle conserve intacte une conviction : «*Avoir toujours une idée claire de*

l'avenir de Prespa mais garder à l'esprit que cette région ne m'appartient pas, qu'elle ne pourra s'améliorer qu'avec l'assentiment des partenaires locaux.» Avant la

Elle visionne un documentaire sur la région de Prespa qui lui restera toujours en mémoire.

création de la SPP, dont la biologiste avait pris la tête en considérant qu'il ne s'agirait que d'une courte mission, l'association s'appelait «*Centre de Prespa pour l'homme et la nature*». Elle ne l'a pas oublié. Son objectif demeure que les Prespiotes, qui autrefois quittaient la

région pour trouver ailleurs de l'emploi, se sentent à leur place chez eux. La persévérance dont témoigne Myrsini aujourd'hui semble faire ses preuves.

L. DE C.

(1) Auteur de *Prespa, au cœur des Balkans : une histoire naturelle et humaine*, Éd. Buchet-Chastel, 2009, 192 p., 25 €.

Les pélicans frisés ont trouvé un havre de paix

Considérés comme des oiseaux maudits il y a un demi-siècle à Prespa, les pélicans ont depuis été adoptés par la population et les protecteurs locaux de la nature, qui en ont fait leur emblème

Parmi les multiples espèces d'oiseaux de Prespa, il en est une qui s'impose dans les conversations : le pélican, et en particulier le pélican frisé, majoritaire à 80 % dans la région par rapport au pélican blanc et représentant la plus grande colonie de ces palmipèdes au monde. Leur présence autour des grands lacs des Balkans est beaucoup plus ancienne que celle de l'homme. Or, au cours des dernières décennies, cet animal au long et large bec, capable d'éviter les attaques de bien des prédateurs, a dû précisément en essuyer quelques-unes, venant des bipèdes que nous sommes. «*Elle a été une espèce maudite, notamment dans les années 1960, parce que les pêcheurs croyaient que les pélicans les dépossédaient du fruit de leur pêche en mangeant trop de poissons. Aussi les autorités distribuaient-elles une récompense financière à ceux qui leur amenaient des têtes de pélicans comme preuve de leur conduite citoyenne*», raconte Haris Nikolaou, un spécialiste de cet animal, devenu de nos jours l'emblème des Prespiotes.

En 1990, grâce à l'action initiée par ce qui s'appelait alors le



LOUIS DE COURCY

Les pélicans frisés sont trois fois plus nombreux à venir se reproduire à Prespa qu'il y a quinze ans.

«*Centre de Prespa pour l'homme et la nature*», la campagne de destruction de ces oiseaux a pris fin peu à peu. Les scientifiques ont réussi à prouver par l'analyse des déjections de ces grands volatiles qu'ils se nourrissaient certes de poissons, mais de moindre valeur pour les pêcheurs. De plus, à cette époque, et à la faveur d'une sécheresse qui obligeait les pélicans à nicher sur les seuls îlots qu'ils avaient à leur disposition, une campagne inverse a commencé : «*J'ai discuté avec les pêcheurs et les ai convaincus qu'il fallait laisser les*

oiseaux tranquilles. Aussi faisaient-ils très attention de naviguer le plus loin possible des pélicans, lesquels d'ailleurs ont fini par s'habituer à la présence des travailleurs du lac», se souvient Haris Nikolaou.

Aujourd'hui, l'espèce est bien protégée. D'ailleurs, une vaste opération de baguage, qui a eu lieu en Grèce, en Turquie, en Israël, en Bulgarie ou encore en Roumanie, a permis de mieux connaître les migrations des colonies de pélicans et leurs mœurs. Désormais, alors qu'ils n'étaient que quatre cents en 1994, les couples de pélicans

frisés sont trois fois plus nombreux, de janvier jusqu'au mois d'août, période où ils viennent se reproduire. Pourront-ils continuer à nicher là, où, pour ces grands oiseaux, le site n'est pas extensible à l'infini ? Une certitude en revanche : ces animaux sont désormais très liés à Prespa. Ce qui réjouit Haris Nikolaou : «*Ils sont plutôt sociables, ils témoignent par leur présence régulière du cycle de la vie. Je les aime aussi pour leur air préhistorique qui nous relie à l'origine du monde.*»

L. DE C.